

Jésus et ses disciples entrèrent à Capharnaüm. Aussitôt, le jour du sabbat, il se rendit à la synagogue, et là, il enseignait. On était frappé par son enseignement, car il enseignait en homme qui a autorité, et non pas comme les scribes.

Or, il y avait dans leur synagogue un homme tourmenté par un esprit impur, qui se mit à crier : « Que nous veux-tu, Jésus de Nazareth ? Es-tu venu pour nous perdre ? Je sais qui tu es : tu es le Saint de Dieu. » Jésus l'interpella vivement : « Tais-toi ! Sors de cet homme. » L'esprit impur le fit entrer en convulsions, puis, poussant un grand cri, sortit de lui.

Ils furent tous frappés de stupeur et se demandaient entre eux : « Qu'est-ce que cela veut dire ? Voilà un enseignement nouveau, donné avec autorité ! Il commande même aux esprits impurs, et ils lui obéissent. »

Sa renommée se répandit aussitôt partout, dans toute la région de la Galilée.

Marc 1, 21-28

J'ai toujours retenu du professeur de théologie de l'Université de Louvain, Mr Gesché, ce conseil qu'il nous donnait après avoir évoqué ce passage de l'évangile de Marc : « *Lorsque vous serez dans la responsabilité pastorale, ralentissez la confession de foi, freinez le zèle de ceux qui approchent de la profession de foi telle qu'elle est proclamée dans la liturgie dans le credo de chaque dimanche.* »

A la première audition de ce conseil, je n'ai pas compris : pourquoi ralentir, chez un catéchumène, enfant ou adulte qui approche du baptême, pourquoi ralentir en lui la confession de foi que veut partager l'église à tout homme ? Et pourquoi nous inciter à un tel « freinage » à la lecture de ce passage ?

Petit à petit une lumière s'est tracée pour moi, un chemin dans mon esprit d'élève. Il s'agissait d'abord pour moi de m'étonner vraiment que ce soit un démon qui dans une synagogue, au moment où Jésus commence à dire une parole publique au nom de Dieu (comme cela se passait dans la communauté juive à son époque), que ce soit donc un démon qui reconnaisse le premier Jésus dans son réel statut de « saint de Dieu ». La première voix à clamer publiquement la véritable identité de Jésus : « Tu es le saint de Dieu » est ce que l'évangile qualifie d'un démon. Il y a de quoi s'arrêter et s'étonner.

Quelle lucidité chez un adversaire de Dieu qui, dit le langage ordinaire, « possède d'autres ». Oui le terme possession est un terrible terme : il désigne depuis, à mes yeux, bien des relations mal nouées. La possession est une réalité si souvent présente de façon camouflée dans nombre de familles, de communautés d'église ou non, de peuples. La possession est une réalité sociologique et psychologique qui maintient bien des personnes dans un certain esclavage, leur ôtant la voix de liberté qui devrait être la leur. Il suffit de relire 'Les Possédés', roman de ce grand prophète que fut Dostoïevski.

Et voici qu'une telle figure mensongère clame, la première, le mot de la foi vraie : Tu es le saint de Dieu. Cela, Jésus ne le supporte pas et le rabroue durement : « Tais-toi ». Je dirais, dans le langage de la rue : Jésus lui dit « ta gueule ». Il lui ordonne de sortir de l'homme qui a prononcé ces mots : « tu es le saint de Dieu ». Il rend ainsi l'homme à sa vérité d'humain non possédé et donc non aliéné.

La lumière qui se fit petit à petit dans mon cœur et cerveau me mit en rapport avec une expérience humaine très commune : nul ne peut dire « papa, maman, frère » en vérité s'il est au fond de lui-même un menteur. Car s'il dit ces mots et s'il trahit par son comportement l'inverse, il insulte en quelque manière son père, sa mère, son frère... Ainsi celui qui maintient un proche dans des rapports d'exclusion mortifère, Jésus, puis l'église, lui conseille d'aller d'abord se « re-faire fils, fille, frère », (d'aller se réconcilier avec... père, mère, frère) avant de s'approcher de la table sainte sinon il disqualifie son geste public de communion.

Quel bonheur d'entendre Jésus dire au démon qui maintient hommes, femmes et enfants dans un certain esclavage, une certaine possession : « Silence ! » Ne prononce pas des paroles saintes sans une réelle dignité relationnelle. Et il ordonne brutalement au démon de sortir de cet homme

Comme dans toute approche d'un moment de célébration d'alliance, en amour ou amitié vraie, il convient de faire la vérité dans notre intelligence de cœur, dans nos entrailles pour pouvoir dire une parole qui engage une fiancée¹, une fraternité filiale avec un cœur qui est détordu. Jésus ne supporte pas d'être reconnu par quelqu'un s'il n'a pas d'abord entamé une démarche de conversion : c'est-à-dire, s'il n'a pas commencé à se détourner de tout instinct de possession (active ou passive) de l'autre pour entrer dans l'agapè².

C'est pourquoi, j'aime que la célébration eucharistique débute par un kyrie où l'on demande la conversion profonde du cœur. Certains confrères mettent en question ce moment qu'ils qualifient d'entretien de la culpabilité judéo-chrétienne.

Bien sûr, je n'ignore pas les ravages que peut faire, et qu'a pu faire, une certaine pastorale culpabilisante : détournons-nous radicalement de cela. Mais dans mon esprit, commencer une eucharistie en confessant que je reste pécheur, comme personne ou comme communauté, n'a rien à voir avec un rite qui enchaîne à la culpabilité. C'est un rite qui rappelle l'activité de Jésus se faisant proche des personnes que d'autres avaient enfermées, parfois au nom de Dieu, dans le titre de pécheurs. Il les délivre de cette pseudo-identité enfermée, aliénée. « Qu'y a-t-il de plus facile de dire, tes péchés sont pardonnés ou lève-toi, prends ton grabat et rentre chez toi ? » (Marc 2, 9). Alors Jésus se tourne vers ceux qui se tiennent pour justes, et leur dit : « Arrêtez. Ceux que vous nommez pécheurs vous précèdent dans le royaume » (Matthieu 21, 31).

Que vérité se fasse donc en chacune de nos vies et chacun de nos cœurs... et que nos relations respirent à nouveau justice, bonté et miséricorde. Alors nous pourrions dire en vérité : « Tu es le saint de Dieu ». Et Jésus ne nous dira sans doute pas : « Silence ! ».

Ce n'est pas celui qui dit 'Seigneur, Seigneur' qui est proche de Dieu (Matthieu 7, 21-23) mais celui qui se fait proche de celui qui a faim, qui est en prison, est exclu par un ordre social ou culturel, ou religieux injuste. Convertissons-nous et croyons à l'évangile qui libère de toute possession des uns par les autres.

José Reding

¹ Une confiance.

² L'agapè est le terme grec pour désigner la charité... mais il n'est pas chargé, vu son étrangeté de toutes les dérives du mot charité. Il rejoint ma dynamique des relations justes et bonnes.